D'une bibliothèque, l'autre. La science pour les médiévaux

Michèle Gally

▶ **To cite this version:**

Michèle Gally. D'une bibliothèque, l'autre. La science pour les médiévaux. Archives internationales d'histoire des sciences, 2021, 71 (186), pp.14-30. hal-04439195

HAL Id: hal-04439195
https://amu.hal.science/hal-04439195

Submitted on 5 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D'une bibliothèque, l'autre.

La *science* pour les médiévaux

Michèle Gally

Université d'Aix en Provence, LLSH, 29 avenue R. Schuman, 13100 Aix-en-Provence, France

michele.gally@univ-amu.fr

Résumé : En parcourant brièvement quelques textes de différents auteurs du XIII^{e} au XV^{e} siècle, de Richard de Fournival à Jacques Legrand en passant par Brunet Latin et Dante …, on tentera de voir comment le goût du savoir va se concrétiser chez les Médiévaux doublement dans l'écriture encyclopédique et l'attention grandissante portée à la constitution et à l'organisation des bibliothèques. Classement des savoirs, souci de vulgarisation président au désir d'ordonner les connaissances autant que de les hiérarchiser. Il s'agira dans cette remontée aux siècles médiévaux de tracer les linéaments d'une *archéologie* (au sens foucaldien) pour la réflexion et l'étude de la bibliothèque de Bessarion.

Mots-clés : bibliothèques, encyclopédies, livres, philosophie, sciences

Abstract: Briefly going through some texts by various authors from the 13th to the 15th century, from Richard de Fournival to Jacques Legrand, via Brunet Latin and Dante ..., we will try to see how the taste for knowledge was to take shape in the Middle Ages, both in encyclopedic writing and in the growing attention paid to the constitution and organization of libraries. Classification of knowledge and concern for popularization presided over a desire to order knowledge as well as to establish a hierarchy. The point of this going back to the medieval centuries will be to trace the lineaments of an *archaeology* (in the Foucauldian sense) for reflection on and study of the library of Bessarion.

Keywords : libraries, encyclopedias, books, philosophy, sciences

1. Introduction

Il ne s'agira pas, comme l'ambition du titre semble l'indiquer, de définir exactement et encore moins totalement, le sens de « science » pour les clercs médiévaux.

Je souhaite, dans la perspective des travaux sur Bessarion – dont sa bibliothèque –, présenter quelques premiers éléments de réflexion sur le rapport, tel que les médiévaux le font, entre l'ordre de ce que nous appelons les champs du savoir et le rangement des livres-manuscrits des bibliothèques. Le rapprochement peut sembler *a priori* un peu étrange entre une organisation de connaissances et de données abstraites et spéculatives et le rangement concret d'ouvrages sur des rayonnages. Et pourtant les uns font écho aux autres, voire ne vont pas sans les autres. En particulier cet ordre, en quelque sorte doublement opéré, se révèle aussi dans ces « livres-bibliothèques [1] » que sont les encyclopédies, œuvres, en latin ou en vernaculaire, qui entendent enserrer tout le savoir connu et qui fleurissent particulièrement au XIII^e^ siècle bien que sur le modèle, plus ou moins, du haut Moyen Âge chrétien. Celui-ci était, en effet, soucieux de sauver l'héritage antique en le mettant au service d'une pensée chrétienne dans la mesure où la connaissance de la nature permet une appréhension de Dieu dans le monde et ouvre à l'Écriture (ainsi du V^e^ au VII^e^ siècle saint Augustin, Isidore de Séville ou Martianus Capella …).

Au XIII^e^ siècle naissent deux traditions encyclopédiques, l'une en latin qui s'inscrit dans une tradition déjà longue, l'autre en vernaculaire qui inaugure, tout en semblant imiter la première, une autre organisation du savoir. Le passage à une langue non latine constitue un élément important : même en régime de diglossie comme l'est la culture médiévale, le choix du vernaculaire suggère de nouveaux enjeux de diffusion et de réception aussi bien que de possibilités (ou de difficultés) d'expression. Ainsi le terme de « science », duquel on propose de partir, ne se traduit pas exactement de la même manière selon la langue des traités, qui n'adoptent pas la même organisation hiérarchisée des connaissances et donc l'intention qui préside à l'entreprise diffère – compilation des savoirs au sens d'état des lieux et de célébration de la variété du monde ou volonté de vulgarisation et d'élargissement (fût-il encore relatif) du lectorat.

Pour aborder ces différents points sans prétendre, à ce jour, en constituer une synthèse, je m'attacherai d'abord, en sorte de prolégomènes, à considérer le terme, et le sens, de

[1] Je reprends le beau terme de Frédéric Duval dans *Lectures françaises de la fin du Moyen* Age, 2007.

« science » chez deux auteurs particulièrement représentatifs du questionnement, entre XIII[e] et XIV[e], sur le savoir : Brunet Latin et Dante. Deux italiens, peut-être liés par une relation pédagogique, et au moins, quelle que soit l'ampleur différente de leurs œuvres respectives, usant de deux langues : le français et l'italien pour le premier ; le latin et l'italien pour le second.

Puis, en un retour historique vers le début du XIII[e] siècle, je placerai au centre de mon propos un document exceptionnel qu'est la *Biblionomia* de Richard de Fournival, document longuement discuté par les philologues – catalogue raisonné d'une bibliothèque qui serait le premier fonds de la toute jeune Sorbonne à sa création quelques années après la mort de Richard. En écho à la bibliothèque de Bessarion, celle constituée par Richard (que, après hésitation, on s'accorde à croire réelle), témoigne d'une volonté à la fois de classement et de diffusion de certaines connaissances, les deux étant liées. Ce descriptif, commenté, sera aussi pour nous emblématique comme une sorte de mode d'emploi de l'esprit médiéval, de ce qui, peut-être, en passe dans la Renaissance à savoir son appétit de savoir lié à une ambition de totalisation. Il servira en ce sens d'*archéologie* à la réflexion menée sur la bibliothèque du Byzantin. Richard de Fournival, clerc et personnalité de l'Église d'Amiens, poète lyrique savant et ironique, témoigne d'un sens mais aussi d'une esthétique du syncrétisme qu'il met en œuvre dans sa *Nativitas* qu'il compose sur sa naissance (calcul des positions des astres fixes et des planètes) et dans une œuvre en latin étonnante, le *De Vetula*, entre guide de savoir-vivre, fabliau et défense des études, dont je dirai quelques mots en complément du catalogue de la bibliothèque. Ce texte, quoiqu'il ne puisse être lu comme une encyclopédie, passe en revue les savoirs et les classe au sein d'une pseudo autobiographie sentimentale et intellectuelle[2].

Enfin, Richard, avant Brunet et Dante, témoigne aussi du *souci* de transmettre le savoir, souci sur lequel nous conclurons et qui se tient au cœur de la constitution des encyclopédies comme des bibliothèques de la deuxième partie du Moyen Age. C'est du moins ce que nous suggèrerons.

[2] Il n'est pas entièrement sûr que cette œuvre soit de Richard de Fournival, alors même qu'elle se présente déjà comme un texte pseudo-ovidien. Cette attribution est due à H. Cocheris, qui a édité la traduction française que Jean Lefèvre a fait au XIV[e] siècle du *De Vetula* en lui donnant le titre *La Vieille ou les derniers amours d'Ovide.* Voir LEFEVRE, *La Vieille* 1861.

2. Dame Philosophie et les sciences

Le mot de « science », en latin ou en démarquage du latin, entre dans une configuration de termes à peu près équivalents. Il est utilisé avec une extension plus grande que la nôtre : *scientia* renvoie, du moins dans le corpus que j'ai choisi de brièvement parcourir, au terme de « philosophie » qui englobe tous les « arts » (selon la division des savoirs enseignés) et s'allie à « sapience », renvoyant ainsi à tout ce que les hommes apprennent sur le monde, l'univers dans lequel ils sont et aussi la conduite de la vie humaine, dont la clé de voûte et le fondement sont Dieu.

Ainsi Brunet Latin dans son prologue :

> Philosophie est la rachine de qui croissent toutes les sciences ke hom puet savoir, tout autresi comme une vive fontaine dont maint ruissiel issent et decourent ça et la, si ke li un boivent de l'une et li autre de l'autre[3].

Un peu plus loin :

> Philosophie est verais enchiercemens des choses naturaus et des divines, et des humaines, tant comme a home est possible d'entendre[4].

Brunet appelle la première science – « theorike » – la connaissance de la *nature* :

> est cele propre science ki nous ensegne la première question, de savoir et de conoistre la nature de toutes coses celestiaus et terrienes[5]

Il y a distinction entre choses sans corps (célestes) et corporelles (terrestres), à savoir la théologie (qui traite des « choses sans corps ») ; puis physique (qui traite des « choses corporelles » de l'homme aux pierres en passant par les animaux) ; puis la mathématique (à la fois connaissance de ce qui n'a pas de corps et concernant ce qui en a un) ; cette dernière se subdivise en arithmétique, musique, géométrie et astronomie – le « quadrivium ».

Dans le *Convivio* (en particulier au Livre II), Dante établit une comparaison suivie et terme à terme entre l'ordre des cieux et celui des sciences :

---

[3] BRUNET LATIN, *Li Livres dou Tresor*, 1975, p. 18.
[4] *Ibid.*, chapitre II.
[5] *Ibid.,* p.19.

> Je dis que par ciel j'entends la science, et par cieux les sciences, pour trois ressemblances principalement que les cieux ont avec les sciences […]
>
> A cette fin, besoin est de faire quelque considération sur une comparaison qui est entre l'ordre des cieux et celui des sciences[6] .

Toute cette démonstration s'articule à la *conversion* de Dante qui lui permet de se consoler de la mort de Béatrice (*Vita nova*) en se tournant vers la Philosophie grâce à la lecture des auteurs, des sciences et des livres, le faisant passer ainsi de la seule pratique de « l'art de grammaire » à une vision plus large et plus profonde du monde – et substitue à la recherche de « l'argent » (qui serait une piètre consolation) l'acquisition de l'or, métaphore de la connaissance et de la pensée philosophique. Cette réorientation vers la philosophie s'effectue sur le modèle, omniprésent, de la *Consolation de la philosophie* de Boèce[7] :

> Moi qui cherchais à me consoler, je trouvais non seulement à mes larmes remède mais paroles d'auteurs et de science et de livre[8] .

Comme on le voit dans ces deux exemples, non seulement les « sciences » sont en relation, dans leurs définitions – au demeurant spéculatives et non bien sûr expérimentales – avec une idée/conception du monde, mais qu'elles affèrent doublement à un apprentissage et à une organisation.

Jacques Legrand (*circa* 1365-1415), un siècle plus tard, ne dit pas autre chose dans sa dédicace au duc d'Orléans au seuil de son *Archiloge Sophie* :

> est appelé l'Archiloge Sophie, qui vault autant a dire comme le livre qui principalment parle de Sophie, autrement dicte sapience. Car en ce livre a mon povoir premierement je parleray de toutes les sciences dont Dieu m'a donné aucune congnoissance, et puis après de toutes vertus, et finablement de tous estas, comme il apperra en la division du livre[9].

A l'ambition de totalité se joint celle d'un rangement des « sciences » – de tout ce que l'on doit/peut savoir.

---

[6] DANTE, *Banquet*, II, xiii, 1965, p. 347, p. 348.

[7] A noter que ce texte fondateur de la pensée médiévale donne aussi le patron formel du *Banquet*, à savoir un prosimètre qui fait alterner poèmes rimés et commentaires en prose.

[8] DANTE, *Banquet*, II, xii, p. 344.

[9] LEGRAND, *Archiloge Sophie*, 1986, p. 25.

C'est là, si l'on veut bien me suivre, le point d'intersection que je lis entre la constitution des bibliothèques, l'attachement aux livres et le goût de la lecture, et l'efflorescence au XIII^{e} siècle des encyclopédies. Comme les bibliothèques, celles-ci présentent un « ordonnancement » réfléchi des sciences et celui-ci indique l'orientation donnée à la compréhension du monde, à sa saisie intellectuelle comme spirituelle, c'est-à-dire la « science » ou encore la « philosophie ».

Si la bibliothèque borgésienne dans *Fictions* (« La bibliothèque de Babel ») est à l'image du monde infini et angoissant de la modernité, la bibliothèque médiévale et les encyclopédies en tant que « livres-bibliothèques » croient pouvoir saisir, enclore, le monde, en éclairer le sens et le mettre à la disposition des lecteurs. De l'une à l'autre se dit un idéal de connaissance universelle par les livres.

3. De la *Biblionomia* au *De Vetula*

Richard de Fournival (1201-1260), dont le père fut un des médecins de Philippe Auguste, fut lui-même médecin et chirurgien, puis chancelier de l'Église d'Amiens, poète et astrologue. Il laisse une œuvre brillante et diversifiée dont certaines attributions restent discutées, une œuvre bilingue latine et française[10].

La *Biblionomia* écrite vers 1240-50, retrouvée dans un manuscrit du XV^{e} siècle, est la description de 162 *codices* constituant une bibliothèque de 300 manuscrits. Quelques chercheurs ont pensé qu'il s'agissait d'une bibliothèque fictive idéale mais pour l'historien des sciences A. Birkenmajer – qui fait désormais l'unanimité sur cette question – ce serait bien le catalogue de la bibliothèque de Richard de Fournival transmise à sa mort à Gérard d'Abbeville puis à la Sorbonne, enfin à la Bibliothèque Nationale (avec un certain nombre de pertes)[11].

Aucun ouvrage en vernaculaire n'est cité. La bibliothèque est d'abord la réunion des *auctores* – des Antiques latins aux médiévaux. Le descriptif révèle un grand soin de classement :

---

[10] FOURNIVAL, *Œuvre lyrique*, 1981 ; FOURNIVAL, *Li Bestiaires d'Amour*, 1957.

[11] BIRKENMAJER, « La bibliothèque de Richard de Fournival », 1970. Pour des études récentes voir HAYE, « Canon ou catalogue ? », 2010 et LUCKEN, « La *Biblionomia* de Richard de Fournival », 2013.

> Cum itaque arcola prima libros philosophie contineat ordinatos secundum seriem naturalem, in tabulis superioribus libri grammatices, dyalectices atque rhetorices collocantur ; at in sequentibus libri mathematici, videlicet geometrici, arythmetici, musici et astrologici continentur ; sequentes itidem libros habent phisicos, quos vulgariter naturales vocamus ; et post illos tam methaphysicos quam ethicos seu morales[12].

Il y aurait donc un ordre « naturel » qui place les ouvrages sur la « philosophie » en tête (première partie) à l'intérieur de quoi on passe de la grammaire à l'éthique, de l'acquisition du langage à la morale. La Philosophie décline d'abord les arts du langage (*trivium*) puis ceux du *quadrivium* dans un premier moment. Elle se porte dans un second temps vers les « sciences naturelles », dans un troisième vers la métaphysique et l'éthique.

On notera que ce classement se retrouve chez Dante au sein de sa comparaison avec les cieux :

> comme soit que la galaxie est un effet de ces étoiles que nous ne pouvons voir […] et vu que la métaphysique traite des premières substances, lesquelles semblablement nous ne pouvons entendre si ce n'est par leurs effets, il est manifeste que le Ciel étoilé a grande ressemblance avec la Métaphysique. Davantage : par le pôle que nous voyons sont signifiées les choses sensibles, desquelles traite la Physique, les prenant universellement ; et par le pôle que nous ne voyons pas sont signifiées les choses non matérielles, qui ne sont point sensibles, desquelles traite la Métaphysique. Ainsi ledit ciel a grande ressemblance avec l'une science et l'autre[13].

En outre, la « philosophie », comme on l'a vu, englobe toutes les « sciences » et rassemble ce que l'on doit acquérir en priorité. Le XIII^e^ siècle décale les hiérarchies du XII^e^ où la « philosophie » n'avait de sens que dans la visée de connaissance supérieure de la théologie, vérité du Salut (ainsi par exemple Hugues de Saint-Victor dans le *Didascalicon*)[14].

La deuxième section concerne les « scientiae lucrativae » – médecine et droit, orientées vers la rémunération. On retrouve résumés les arts mécaniques d'Hugues de Saint-Victor.

---

[12] DELISLE (éd.), *Le Cabinet des manuscrits*, 1874, p. 521.

[13] DANTE, *Banquet*, II, xiv, p. 356.

[14] Pour l'histoire de la progressive « laïcisation » de la connaissance à travers, en particulier, les encyclopédies, voir IMBACH, *Dante, la philosophie et les laïcs*, 1996.

La troisième partie concerne la théologie avec assez peu de livres de la patristique et des livres bibliques.

La majorité des ouvrages cités (132) appartient à la première section « philosophie ». C'est la plus longue et la plus soignée. L'auteur se pose de nombreux problèmes d'ordre prioritaire : ainsi les « philosophi vagi » – œuvres qui traitent de « philosophie sommaire » – placés cependant, après hésitation, avant les œuvres poétiques même importantes.

Ainsi va-t-on des grammairiens antiques (Donat, etc.) puis médiévaux (de Villedieu, de Garlande, etc.) aux poètes surtout antiques (Virgile ou les élégiaques, etc.) et quelques médiévaux (Hugues Primat, Gautier de Châtillon, Mathieu de Vendôme…). Boèce apparaît dans différentes sous-sections (géométrie, mathématiques, musique) et, pour la physique et la métaphysique, les Grecs et les Arabes (Aristote et Avicenne, Al-Kindi, Al-Farabi). Le Platon latin est placé dans la huitième tabula avec Macrobe, Aulu-Gelle, Pline, etc.[15]

En résumé il y aurait à retenir :

1/ Que l'on se trouve devant un ordre soigné et réfléchi de la partie Philosophie divisée en 11 *tabulae* de 12 manuscrits (chiffre zodiacal ?), ordre qui s'effrite dans une deuxième partie qui semble abrégée et plus encore dans la troisième partie (théologie) fragmentaire.

2/ Que l'essentiel est donc, du moins dans cette bibliothèque et son descriptif, la philosophie – des arts libéraux à l'éthique et la poésie – qui compose la connaissance à la fois spéculative et présentant un intérêt pour la nature et la vie humaine.

Richard parle d'une section de « livres secrets » qu'il ne décrit pas car elle doit rester à l'abri des regards de certains lecteurs : s'agit-il d'alchimie, de magie, d'astrologie ? Il est impossible de détailler davantage dans ce bref exposé où cette bibliothèque du XIII^{e} ne sert que de point de comparaison (à venir) avec la bibliothèque plus tardive de Bessarion.

J'ajouterai cependant quelques mots en complément sur un autre ouvrage, que l'on peut attribuer à Richard, le *De Vetula* (« petite vieille »), en latin, donné comme un apocryphe d'Ovide. Ce texte fut traduit au XIV^{e} siècle par Jean Lefèvre (1320-1380) et connut une diffusion assez importante (plus de 60 manuscrits).

[15] Pour la description précise du classement des ouvrages, voir HAYE, « Canon ou catalogue ? », 2010, dont ces lignes s'inspirent.

Sous l'autorité (ou pseudo) d'Ovide, le *De Vetula* constitue, pour ainsi dire, le roman de la bibliothèque (ou du savoir) et offre à la fois un parcours de lecture savante et celui d'une vie (conversion de vie / « mutatio vitae ») telle que, malgré les différences de ton, on trouve chez Dante) : des plaisirs et des connaissances mondaines du narrateur (jeux mathématiques – rythmimachie, algèbre, alchimie dans le 1er livre) on passe à l'astrologie (très importante), puis la métaphysique et la théologie (3e livre) en un mélange de considérations diverses sur la métaphysique comme, par exemple, celle sur la lumière proche de Grosseteste. Le 2e livre raconte un épisode érotique digne d'un fabliau. Mais la chambre d'amour du jeune homme galant est aussi une chambre éclairée par la lumière de l'esprit, une chambre de philosophie (comme dit Richard dans la *Biblionomia*), et la fin du 1er livre déplore que les contemporains négligent l'étude philosophique pour préférer l'argent. La nouvelle maîtresse « Philosophie » (de Boèce à Dante !) conduira *in fine* à chanter la beauté de Marie dont Ovide aurait salué la naissance future prophétisée par la sibylle de Cunes ![16] « Epopée philosophico-théologique » selon l'expression de B. Roy[17], le *De Vetula* montre comment la connaissance, sous l'espèce de la bibliothèque et de l'encyclopédie mêlées et combinées, se donne dans le geste de relier des « sciences », des registres, des traditions, pour nous, éloignées voire antagonistes – paganisme/christianisme ; érotisme et cosmologie ; amour profane et amour sacré, etc. –, et ce à la faveur, dans la troisième partie, d'une sorte de « continuum cosmico-religieux » universel, selon l'expression de B. Roy : là se tient l'esprit médiéval entre syncrétisme et textes hybrides.

4. Les livres, images du monde

Je reprendrai, pour finir, quelques considérations sur ce qu'on appelle, d'un terme anachronique, les textes encyclopédiques.

Véritable mode au XIIIe siècle, d'abord en latin puis, à partir du milieu du siècle, en français, ces livres furent lus jusqu'à la fin du Moyen Âge et plusieurs furent imprimés. Leurs titres sont parlants comme *L'image du monde* de Gossouin de Mès (1246) ou *Speculum majus* de Vincent de Beauvais qui, pour le composer, se rendit dans les principales bibliothèques du royaume. Son ouvrage en est le reflet, le « miroir ». Il le dit dans son prologue :

[16] Voir GALLY, « La Vieille ou Ovide réinventé », 2003.
[17] ROY, « Richard de Fournival », 2000, p. 159.

> Pour le choix du titre, voici l'explication : « miroir » parce que se trouve contenu en abrégé dans cet unique ouvrage tout ce que j'ai pu réunir qui soit digne d'être reflété, c'est-à-dire admiré ou imité[18].

« Majus », « plus grand », renvoie à la comparaison avec un autre ouvrage antérieur, plus modeste.

Comme la bibliothèque, l'encyclopédie est d'abord rassemblement, collation, résumé et compilation. L'auteur n'en propose que le liant, le ciment qui est l'ordre de présentation qu'il choisit. Le livre nouveau tissé de tous les autres est une bibliothèque portable :

> La multiplicité des livres, la brièveté du temps dont on dispose […] ne permettent pas que l'esprit embrasse tout ce qui a été écrit […] Aussi vrai que depuis longtemps feuillette les œuvres de tant d'auteurs et les lis avec soin, ai-je décidé de rassembler en un seul volume, en les résumant en une sorte d'abrégé organisé, des extraits (…) des auteurs que j'ai pu lire[19].

Il ajoute : « en fonction des critères de mon propre esprit ». A la compilation se joint – comme on l'a compris dans la *Biblionomia* -, l'*intention* de l'auteur non pas selon une singularité/originalité propre à notre époque mais selon un plan qui permet d'infléchir par touches le sens de l'entreprise au sein d'un cadre relativement normé et en lui-même répétitif et traditionnel. Je reprendrai l'exemple de Brunet Latin.

Si les subdivisions qu'il propose sont parallèles à celles d'autres ouvrages (selon l'influence du modèle aristotélicien et des classements du XII^{e} siècle), l'importance accordée à la rhétorique qui constitue le 3^{e} livre oriente globalement l'ensemble vers le « politique » et le primat de la raison pratique.

Ainsi l'ordre à la fois répète une conception du monde et fait transparaître les priorités que l'on donne à l'intérêt d'acquérir du savoir et au projet d'en fournir une synthèse.

Dans la métaphore globale qui donne le titre de l'ouvrage, celle de la hiérarchie des pierres précieuses, c'est la rhétorique qui est du « fin or » :

---

[18] BEAUVAIS, *Prologus sive libellus*, 1985, p. 371.

[19] *Ibid*., p.370.

> Car si comme li ors sormonte toutes manières de metal, autresi est la sience de bien parler et de governer gens plus noble de nul art du monde[20].

L'ordre d'exposition n'est pas de la grammaire à la théologie, mais l'inverse : le 1er livre est la « naissance de toute chose » – théologie, histoire mondiale, nature ; le 2e livre est l'éthique sous l'autorité d'Aristote. Subtilement si la théologie est en tête, le propos final porte sur la société humaine : la « πολὶς ».

Or pour qui écrire ces textes, pour qui constituer des bibliothèques ? Qui constitue dans l'un et l'autre cas le « lecteur modèle » si l'on reprend l'expression et la notion d'Umberto Eco ?

Ce peut être pour soi. Richard de Bury (1287-1345), évêque de Durham et conseiller d'Edouard III proclame, dans son *Philobiblion*, son amour des livres (il possède une des plus grandes bibliothèques de son époque) – livres dont il raconte la recherche en véritable bibliophile – afin de posséder le « trésor désirable de la sagesse et de de la science[21] ». L'auteur tisse constamment un lien entre le désir de la connaissance et le respect et l'attachement pour les livres qui en sont les vecteurs :

> Quiconque se reconnaît une ardente prédilection pour la félicité, la sagesse, la science et même la foi, doit avouer en même temps son attachement pour les livres[22].

Il raconte sa quête des livres et la réputation de bibliophile qui le précède dans ses missions de chancelier et de trésorier royal :

> Car la rapide renommée avait déjà répandu de toutes parts le but de nos désirs ; et on rapportait que nous languissions par notre amour pour les livres, et surtout pour les vieux et que l'on gagnait notre faveur plus par des manuscrits que par de l'argent ! […] Alors devant nous s'ouvraient les armoires des plus grands monastères, les coffres étaient apportés, les sacs se déliaient […] C'est ainsi que ces vases sacrés de la science étaient livrés à la volonté de notre disposition, que quelques-uns nous étaient vendus, d'autres donnés et grand nombre communiqués pour un temps[23].

Mais plus encore que pour un plaisir et un goût solitaires, la bibliothèque est destinée à celui qui apprend. Ainsi Richard dit au seuil de sa *Biblionomia* :

---

[20] BRUNET LATIN, *Li Livres dou Tresor*, 1975, p. 17.
[21] BURY, *Philobiblion*, 2001, p. 17 : c'est la première phrase.
[22] *Ibid*., p. 26.
[23] *Ibid*., p. 62-63.

> Son intention était de planter un jardin dans cette ville, dans lequel ses élèves pourraient découvrir des fruits divers après la consommation desquels ils aspireraient ardemment à se laisser mener dans la chambre secrète de la philosophie[24].

Il s'agit pour lui de guider les pas des étudiants d'Amiens sur la voie de la connaissance – d'où peut-être la place centrale des domaines rattachés à la « philosophie ». On a pu dire, pour cette raison, qu'il avait constitué la première bibliothèque publique. Ce souci pédagogique est lié au mouvement de vulgarisation qui se développe à la fin XIII^{e} puis au XIV^{e} siècle au double sens de transmission facilitée du savoir et par la langue : les traductions du latin en langue vernaculaire se multiplient à la fin du Moyen Age.

Au caractère réservé de la culture antique comme patristique du haut Moyen Âge se substituent une ouverture et une laïcisation progressive du savoir, si bien que Frédéric Duval souligne le développement des bibliothèques à partir du XIV^{e} siècle et rapproche leur fonction de celle des encyclopédies[25].

On voit des témoignages de ce double phénomène dans les commandes des princes et leur intérêt pour les livres chez les auteurs du XV^{e} siècle. Par exemple Christine de Pizan dans son livre apologétique du règne de Charles V :

> Comment ne pas évoquer à propos de la sagesse du roi Charles V le grand amour qu'il avait pour l'étude et le savoir ! C'est ce que montre à l'évidence sa belle collection de grands livres et la magnifique bibliothèque où il avait réuni les volumes les plus remarquables qu'aient composés les meilleurs auteurs[26].

Et Jacques Legrand adresse son *Archiloge Sophie* à Louis d'Orléans car :

> Pour tant que toutes sciences congnoistre vous desiréz et en vertu gist vostre renommee et en estat vous estes tres souverain, s'y m'est avis que ce livre present raisonnablement vous doit estre adrecié[27].

En effet, suivant l'exemple d'Alexandre le Grand, les sciences accompagnent et fondent en raison le pouvoir politique :

---

[24] HAYE, « Canon ou catalogue ? », 2010, p. 214.
[25] DUVAL, *Lectures françaises de la fin du Moyen Âge*, 2007.
[26] PIZAN, *Le Livre des faits*, 1997, p. 216-217.
[27] LEGRAND, *Archiloge Sophie,* 1986, p. 25.

> Si doivent les princes par lui prendre exemple et estudier soingneusement, et singulierement les sciences les quelles sont vraies et prouffitables, car par ignorance il avient ou puet avenir que le prince ne se congnoist ne l'estat de sa seigneurie[28].

Legrand insiste, à travers de nombreux exemples historiques, sur l'idée que l'honneur et le pouvoir des puissants passent par le savoir :

> Par quoy il appert que princes de grant renom ont aimé science et sapience, car c'est celle qui fait les roys regner et princes dominer[29].

5. Conclusion

Aux bibliothèques fermées des monastères (comme dans *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco) répondent en fait dans la deuxième partie du Moyen Age sinon un « savoir pour tous », du moins l'idée que la conduite des sociétés passe par le savoir contenu dans les livres, livres dont l'accès devient davantage possible, par l'instrument des encyclopédies , par la constitution de bibliothèques en langue vernaculaire. Ce mouvement change peut-être, du moins partiellement, les priorités du savoir, promouvant la philosophie et le primat de la raison pratique – dont la morale – , plus exactement ouvre à la possibilité d'une vie selon la philosophie en dehors de l'Église et de la clergie à proprement parler. L'œuvre de Dante en est un des exemples éclatants[30].

Loin donc des considérations véritablement spéculatives de la théologie et des débats du néo-platonisme et du christianisme ou de ceux entre le platonisme et l'aristotélisme des penseurs byzantins, ces quelques lignes ne veulent s'attacher qu'à jeter un pont entre l'Occident chrétien et ce représentant de l'Orient byzantin que fut Bessarion, à la faveur non seulement de l'amour des livres et du savoir dont témoignent toutes ces bibliothèques, dont la sienne, mais aussi de l'importance, grâce aux livres et à leur circulation, de la « translatio studii » qui fait pièce, souvent et heureusement, aux « translatio imperii » belliqueuses et les accompagnent.

Bibliographie citée

---

[28] *Ibid.*, p.31-32.
[29] *Ibid.*, p.33.
[30] On renverra globalement à ce sujet à IMBACH, *Dante, la philosophie et les laïcs*, 1996 cité plus haut et à LIBERA, *Penser au Moyen Age*, 1991.

BEAUVAIS V. de, *Prologus sive libellus actoris apologeticus*, DUCHENNE M. C., PAULMIER M. (éds.), BROSSARD M. (trad.), dans *Littératures de l'Europe médiévale*, GALLY M., MARCHELLO-NIZIA C. (éds.), Paris : Magnard, 1985, p. 370-371.

BIRKENMAJER A., « La bibliothèque de Richard de Fournival », *Études d'histoire des sciences et de la philosophie du Moyen Age*, 1970, p. 117-215.

BRUNET LATIN, *Li Livres dou Tresor*, CARMODY F. J. (éd.), Genève : Slatkine Reprints, 1975 ; 1ère édition Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1948.

BURY R. de, *Philobiblion, l'Amour des livres*, VINCENT B. (éd. & trad.), Paris : Parangon, 2001.

DANTE, *Banquet*, dans *Œuvres complètes*, PEZARD A. (éd. & trad.), Paris : Gallimard, 1965.

DELISLE L. (éd.), *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, vol. 2, Paris : Imprimerie Nationale, 1874.

DUVAL F., *Lectures françaises de la fin du Moyen Age. Petite anthologie commentée de succès littéraires*, Genève : Droz, 2007.

FOURNIVAL R. de, *Œuvre lyrique*, LEPAGE Y. G. (éd.), Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1981.

FOURNIVAL R. de, *Li Bestiaire d'Amour […] et Li Response du Bestiaire*, SEGRE C. (éd.), Milano : Ricciardi, 1957.

GALLY M., « La Vieille ou Ovide réinventé », *Mélanges à la mémoire de Jean-Pierre Néraudau*, Paris : Les Belles-Lettres, 2003.

HAYE T., « Canon ou catalogue ? Perspectives historico-littéraires dans la *Biblionomia* de Richard de Fournival », *Romania*, 128, 2010, p. 213-233

IMBACH R., *Dante, la philosophie et les laïcs*, Paris : CERF, 1996.

LEFEVRE J., *La Vieille ou les dernières amours d'Ovide,* COCHERIS H. (éd.), Paris : Aubry, 1861.

LEGRAND J., *Archiloge Sophie*, BELTRAN E. (éd), Paris : Champion, 1986.

LIBERA A. de, *Penser au Moyen Age*, Paris : Seuil, 1991. LUCKEN C., « La *biblionomia* de Richard de Fournival : un programme d'enseignement par le livre. Le cas du *trivium* », *Les débuts de l'enseignement universitaire à Paris*, VERGER J., WEIJERS O. (éds.), Turnhout : Brepols, 2013.

PIZAN C. de, *Le Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V le Sage*, HICKS E., MOREAU T. (éds. & trad.), Paris : Stock, 1997.

ROY B., « Richard de Fournival et le *Speculum Astronomiae* », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, 67, 2000.